Les miroirs ne réfléchissent pas

J'ai pris l'habitude d'écrire mes textes de fiction en Times New Roman 12, espacement 1,5. J'insère des marqueurs de relation dans mes phrases et je n'ose plus inventer quoi que ce soit d'insensé. Il fait beau dehors, je n'aime pas quand il fait soleil. Mon cloisonnement productif s'en voit altéré. J'aime les ciels gris et les nuages nomades. Le soleil lèche mon écran avec tout le mépris hypocrite qu'ont les gens souriants, je ne suis pas souriante. Je mets la même chanson sur *repeat* depuis au moins vingt minutes et je n'ai toujours rien fait. Certaines personnes ont du mal à commencer un travail quand ils ne savent pas quoi écrire, moi j'ai du mal quand je sais déjà tout ce que je vais y mettre. À quoi bon faire une chose qui est toute prête dans mon esprit? Je n'ai jamais été bonne pour recopier des choses, encore moins ce qui provient de ma tête, et c'est pour ça que j'ai lâché mes études en art.

Je pense que c'est inutile que je reste ici, je vais essayer de trouver un banc de parc pour lire quelque chose qui ne vient pas de moi. Je suis prête à partir, mais mon miroir me retient.

- Ophée, tes cheveux sont gras, tu devrais mettre une tuque.
- Oui, en plus il fait frais!
- Mais Ophée, change de manteau, celui-là est bon pour l'armée du salut.
- Mais miroir, je n'ai rien d'autre qui soit assez chaud…
- Combien de fois dois-je te le répéter ma fille? Dans la vie, soit t'es chaude, soit t'as chaud!

Il ne fait pas si froid que ça finalement, le soleil balance la température du vent. Je me suis apporté un petit magazine littéraire, un livre ça donne une forme bizarre à mon sac. De toute manière, j'ai besoin de quelque chose de léger. Je suis épuisée des longueurs des penseurs grecs et l'humour des lumières ne fonctionne plus sur moi. Les sursauts respiratoires, provoqués par les richesses descripto-émotives des auteurs classiques qui m'avaient charmée à mon adolescence, se sont transformés en soupirs de lassitude. Il me

faut quelque chose de simple et de fin qui arrive à me surprendre, c'est pour ça que je n'ai jamais été douée pour les relations amoureuses.

Je l'ai bien pressenti, tout le monde en profite pour sortir. Des coureurs en vêtements fluo, des familles qui promènent leur chien et leur enfant avec la monotonie des heures d'une horloge, des gens seuls isolés par leur musique, quelques garçons qui remarquent que j'ai parfaitement agencé ma tuque rose avec mes gants, des couples à en devenir qui essaient de meubler les silences par des rires forcés et des phrases personnelles et insipides, etc. Mais une seconde, tout le monde porte un manteau chaud! Les garçons de tout à l'heure n'ont pas remarqué mon soin stylistique, mais mon inconvenance vestimentaire! Je sais que je ne devrais pas me gêner pour si peu, mais maintenant j'ai l'impression que tout le monde sait que j'ai troqué ma chaleur pour l'apparat. Maudit miroir.

Tous les premiers bancs sont pris par des vieux. Je vais continuer mon chemin plus loin, il y aura une place libre. Le soleil me déprime. J'ai envie d'une journée grisâtre où quelques légers flocons épousent la sinuosité du vent. Je vais devoir traverser le parc, il n'y a pas de sièges de ce côté. Un jeune couple marche devant moi, je vais le suivre et espionner la conversation, j'ai toujours aimé écouter. Il n'y a finalement rien de bon à tirer du dialogue. J'entends si souvent des banalités, mais elles semblent différer d'un style social à un autre. J'ai parfois l'impression qu'il n'existe rien d'autre que des individualités génériques. Notre personnalité est le résultat de forces psychiques qui cherchent à trouver un équilibre. Les moyens employés pour atteindre l'homéostasie sont suggérés par les produits culturels. Ainsi, nos intérêts finissent par déterminer la manière dont nos structures de pensées sont faites, voilà pourquoi j'ai souvent besoin d'être seule. Malgré tout, j'aime laisser les médias sociaux pas trop loin de moi, j'imagine que ça remplace le bruit de la télévision.

Je presse mon pas à la recherche d'une autre conversation à suivre. Je vois quelque chose d'intéressant, un garçon habillé un peu trop lousse avec un vieux t-shirt de *band* essaie de raconter quelque chose à une blonde un peu trop propre. Elle semble indifférente mais polie, et lui autosimule l'intérêt qu'elle porte à son monologue.

- Tu savais qu'il existe un genre de champignon qui contrôle l'esprit des fourmis?

- Ah oui? Non, je ne savais pas.
- Et tu sais comment les fourmis se reproduisent? (…) elles pondent leurs œufs dans la cervelle d'une coccinelle. Et tu sais quoi? Les larves sont capables de contrôler la coccinelle!
- Ouais, c'est un peu *fucké*…
- Et tu savais qu'il y a une sorte d'araignée qui mange ses parties génitales après l'accouplement pour mieux défendre la femelle?
- Ah eh ben…

Quand je vais avoir un peu de temps, j'irai me renseigner, j'apprécie les choses inusitées. Le passionné de faits divers inappropriés pour une *date* a compris que sa tactique ne marchait pas et tente de rattraper le coup avec des banalités, dommage. J'avoue que j'aurais trouvé cette approche étrange moi-même, mais à la longue, ça m'aurait charmée.

Je marche plus vite pour trouver d'autres histoires, mais je ne vois plus personne. Enfin ma chance, je vais trouver un banc libre. Il n'y a que des arbres endormis et le silence des oiseaux d'automne. Mes bottes de cuir ne reluisent plus comme au temps où elles étaient neuves. Elles sont abimées et j'ai parfois envie qu'elles brisent pour que je puisse avoir la bonne conscience de les changer.

J'essaie de repenser aux livres que j'ai lus. Je me rends compte que je ne me souviens de pas grand-chose, mais suffisamment pour dire que j'ai lu. Comment ai-je pu retenir si peu de chose d'un si grand nombre de pages? Lis-je la philosophie comme je porte mes bottes?

J'ai assez marché et il n'y a aucun banc. Je m'éloigne de chez moi et de mon travail. Je sais que plus loin je trouverai une place, il y a beaucoup plus de sièges et moins d'humains. Je dois juste être patiente et marcher. Pourquoi je n'arrive plus à me souvenir des livres que j'ai lus? J'y ai passé des heures, c'est insensé! Je ne me rappelle de rien! Que disait Platon, que racontait Nietzsche? C'était si compliqué à lire, j'ai mis beaucoup d'efforts là-dedans, je mérite au moins de m'en rappeler quand même! C'est injuste! La curiosité et la mémoire sont des facultés sournoises. Et pourtant, si je ne lis pas quelque

chose de bon, je sens qu'il y a un manque en moi. Comme si je n'arrivais plus à réfléchir, à m'imaginer, comme si mon côté superficiel l'emportait enfin. C'est difficile, trouver l'équilibre.

Le chemin sans écho crache ses dernières écumes et me revoilà entourée d'humains. Je vois une place libre, c'est la dernière. Je m'y assois, contente de pouvoir enfin commencer mon magazine littéraire. Je lis la première page quand un couple de vieux se met à me fixer avec le regard gêné, mais confiant des bien élevés et des bien-pensants. J'ai envie de me lever, mais simplement pour me dire que je suis une bonne personne. Je ne suis pas une bonne personne et il faut des siècles de désœuvrement pour supporter l'oisiveté du dimanche[1], tant pis pour eux.

[1] HÉBERT, Anne. *La mercière assassinée,* Ed. Soulière, 2000.